

François Froidevaux

Afrique quand  
tu nous tiens





François Froidevaux

Afrique  
quand tu nous tiens

Éditions EDILIVRE APARIS  
75008 Paris – 2010

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualites@edilivre.com](mailto:actualites@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4171-3

Dépôt légal : Septembre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

## PRÉFACE

Ce livre que j'essaie d'écrire, n'est pas un livre de chasse de plus. La chasse en est seulement l'origine. Je sais que c'est un plaisir qui a peu d'adeptes et pourtant, moi qui suis un mordu, je n'ai pu comparer cette passion qu'à l'amour qui en a beaucoup. En effet le plaisir dans un cas comme dans l'autre réside dans la première partie. Dans l'amour, les préliminaires, les caresses et l'action, dans la chasse, la recherche, le pistage et l'approche finale. Là est le vrai plaisir. Car dans les deux cas, quand le coup est parti, l'action se termine, bien ou ratée, et nous restons couillons.

Alors, chasseurs ou non, j'espère que vous suivrez mes aventures avec plaisir et je vous en remercie.

Ce livre reflète la première partie de ce que j'ai dû vivre pour assouvir ma passion et si j'ai dû romancer un peu, ce n'est que pour le plaisir du lecteur.



Tous les personnages de ce livre sont parfaitement réels et existent ou ont existé. À certains j'ai affublé une autre identité, à d'autres pas. Bons ou mauvais, s'ils se reconnaissent, je leur adresse mes plus sincères remerciements pour l'aventure qu'ils m'ont permis de vivre.



# CHAPITRE 1

Je viens de descendre de l'avion qui me ramène d'Afrique, miséreux, mais la tête pleine d'aventures et les poches vides. J'ai décidé de passer ces fêtes de fin d'année à la maison avant de bien redémarrer ma nouvelle vie et mes nouvelles activités au Tchad.

Les quelques euros restants suffisent pourtant à mon taxi et au billet de train pour Dijon. J'ai dû fouiller mes papiers pour trouver quelques euros, je n'ai plus utilisé notre monnaie depuis trois mois. Il fait froid ce dix décembre, je n'ai pour tout vêtement que deux chemises (l'une sur l'autre), un pantalon douteux, je me sens sale, mes cheveux sont longs et sans tenue, j'ai davantage l'allure d'un clochard que celle d'un chef d'entreprise.

Mon téléphone portable n'a plus de batterie, je suis planté en gare de Dijon avec mes valises maculées de la poussière d'Afrique et je suis à douze kilomètres de chez moi. Je demande poliment et successivement à deux personnes de bien vouloir me prêter leur portable pour appeler Kri afin qu'elle vienne me récupérer, je me fais vertement envoyer paître et lancer des regards de mépris dus, sans doute, à ma

pauvre allure. Je ressens à ce moment une grande honte et médite un peu sur le sort permanent des sans-abri et autres malheureux qui hantent encore nos villes. Je décide donc encore de fouiller mes valises et mes poches, bien m'en prend, je retrouve cinq euros qui me permettent d'acheter une carte téléphonique pour la cabine. Comble de bonheur, j'apprends que le téléphone de mon domicile a été coupé faute de paiement. Il faut dire que Kri, malgré des rentrées conséquentes, chaque mois, n'a réglé aucune facture et a même accumulé quelques dettes. Joyeux Noël en perspective !

Après un appel aux renseignements, je finis par obtenir mon ami Pierre qui s'empresse de venir me chercher. Je tente l'expérience de ne pas me signaler, il me cherche et passe devant moi sans même me jeter un regard. J'ai décidément l'air d'un clochard ! Je l'interpelle et je vois, dans son regard, une grande surprise.

– Que t'arrive-t-il ?

Je lui raconte un petit bout de mes problèmes et il comprend très vite. Nous partons, je vais enfin pouvoir prendre soin de moi, c'est nécessaire et urgent.

Comment j'en suis arrivé là ? Voilà mon histoire.

## CHAPITRE 2

Il est des jours, comme celui-ci où nous devrions rester cachés, être aux abonnés absents et ne pas ouvrir au visiteur qui sonne à votre porte.

Pourtant, ça sonne. Par le portier vidéo, je reconnais Bernard, que fait-il ici ? J'ouvre et il entre jovial, avec un grand sourire.

– Salut, je suis venu spécialement te voir, j'ai à te parler d'une affaire urgente et sérieuse, et comme nous en avons déjà parlé, j'ai besoin de ta participation pour l'ouverture d'un campement de chasse au Tchad. J'ai déjà fait beaucoup de démarches depuis deux mois, j'ai tout projeté en tenant compte de ta présence, tu vas voir, cela va te plaire.

Bernard, je l'avais connu lors d'un voyage de chasse au petit gibier, au Sénégal. Il se disait homme d'affaires, se rendait régulièrement en Asie où, paraît-il, il faisait fabriquer du matériel qu'il avait préalablement vendu en France et à l'entendre, gagnait aisément sa vie, bien que je ne sois pas au courant de ses comptes. Il arrivait de son Haut-Doubs, ce qui, somme toute, ne le plaçait qu'à cent cinquante

kilomètres de chez moi. À l'époque, j'étais actionnaire d'une chasse en Alsace et de ce fait j'avais eu l'occasion de l'inviter à plusieurs reprises. Nous étions devenus amis et avons donc longuement parlé de notre amour commun pour l'Afrique et de projets de chasses futures sur ce continent où il avait entretenu des rapports sérieux avec une Sénégalaise rencontrée lors de notre safari commun, si sérieux, qu'il l'avait épousée. Quant à moi, je vivais avec une Rwandaise, Kri depuis déjà quelques années, et notre relation commençait à s'essouffler passablement. Bernard ne connaissait pas grand-chose du continent africain, ces quelques voyages n'ayant pas dépassé le Sénégal où il avait convolé. Moi, j'avais déjà parcouru de nombreux pays d'Afrique, pour assouvir ma passion de la chasse et, plus grand-chose ne m'était étranger dans le mode de vie des hommes et des animaux.

– Je sais que tu es, depuis peu, en retraite et j'ai besoin de toi, car j'ai trouvé une chasse à prendre au Tchad, tu pourrais t'occuper du campement et de l'organisation car moi, j'ai mon travail et ne pourrai être disponible que par moments. Tu as déjà beaucoup bourlingué en Afrique et tes connaissances seront un plus indéniable pour nous.

– Je te remercie de ta confiance, mais je ne suis pas vraiment prêt, bien que ta proposition me tente beaucoup, je viens de cesser mes activités, tout n'est pas vendu et j'ai dû déboursier énormément d'argent, ce qui ne me laisse pas une large marge de disponibilité. En outre, comme tu le dis, je suis désormais en retraite et mes revenus ne sont plus ce qu'ils étaient, je ne peux me permettre des vacances en Afrique avec la pauvre rente qui m'est servie.

– Qu’importe, je dispose moi-même de vingt-cinq mille euros, mon beau-frère met quinze mille euros dans l’affaire pour nous aider à démarrer et toi si tu peux apporter à terme vingt-cinq mille euros, le budget est bouclé, d’autant que j’ai déjà pris de nombreux contacts avec des clients potentiels et certains se sont déjà inscrits. J’ai fait les comptes, rien que la première année, non seulement nous retombons sur nos pattes, mais de plus, cela doit nous laisser environ cent mille euros. Il avait établi un bilan prévisionnel qui semblait sérieux.

Ces propos, associés à bien d’autres, et ses démonstrations, avaient bien vite eu raison de mon hésitation.

Pour achever de me convaincre, il lança un appel téléphonique au tour-opérateur qui nous confirma avoir déjà lancé notre produit, enregistré quatorze réservations et encaissé des acomptes, cela démarrait plutôt bien et il n’était plus question de reculer. Bernard me dit qu’il avait déjà fait un premier voyage au Tchad en juillet et me précisa avoir entamé toutes les démarches auprès des autorités. Il me dit également avoir déjà recruté des gens, connaissant parfaitement la zone pour y avoir déjà travaillé et qui, malgré une énorme déconvenue avec le précédent bailleur, étaient prêts à nous suivre et à nous aider à mener à bien notre entreprise.

Nous étions fin septembre et il nous fallait aller très vite, la saison commençant le 15 janvier. Rien n’était prêt : pas de campement, pas de véhicule, pas de personnel, pas de cartouche, pas de vaisselle, lits, etc. Nous avons les clients, c’était déjà beaucoup et cela nous obligerait à cravacher pour être prêts dans les temps.

Nous avons donc programmé notre départ pour la semaine suivante, Bernard devant rester une huitaine de jours avec moi à Ndjamena pour conclure, ensemble, les démarches administratives et acheter et préparer le matériel nécessaire à l'édification de notre campement que je devrais faire réaliser en un temps record.

J'avais à cet effet fait un premier apport de douze mille euros, avec les apports de Bernard, cela nous permettrait de démarrer en attendant le paiement par le tour-opérateur des séjours de nos clients.

La semaine suivante, tout étant défini, nous embarquions donc pour Ndjamena où nous attendaient les deux recrues de Bernard. Nous emportions tout un stock de matériel, draps, ustensiles de cuisine couteaux, etc. et nous étions déjà chargés comme des mulets.

À notre arrivée à l'aéroport, ils étaient là, à la sortie voyageurs, comme attendant le messie. J'ignorais encore que Bernard leur avait promis des salaires équivalents à cinq fois ce qui se pratique au Tchad en particulier et en Afrique en général. Ils débordaient de zèle, c'était un minimum. Dans l'attente de nos bagages, nous fîmes connaissance.

– Je te présente Goza, un grand costaud d'un mètre quatre-vingt-dix, taillé comme un catcheur, et qui me servira utilement par la suite, de chauffeur et de garde du corps, ce qui s'avérait nécessaire.

Il avait déjà travaillé dans cette chasse d'Onoko à l'époque tenue par un Américain qui s'était volatilisé quelques années plus tôt, avec l'argent des clients, en laissant tout en plan, personnel non payé, campement en ruine et épaves de deux énormes 4x4 Chevrolet

mangées par les ronces et la brousse. Bel héritage. Il avait tout fait à l'économie, dans le seul but de prendre de l'argent avec un minimum de frais. Il avait fait réaliser aux gens du coin quelques cases en terre, sans aucun confort, dans lesquelles il osait recevoir ses clients et qu'il avait abandonnées lorsque la saison des pluies avait tout détruit. Pour les besoins, il y avait la brousse et pour les ablutions, le Chari. Jolies vacances !

– Et Maidougua dit « papa », un monsieur sans âge, maigre, et au vu de ses yeux, apparemment rongé par le diabète. Son utilité résidait dans le fait qu'il connaissait parfaitement les administrations, y était connu et nous introduisait facilement chez les responsables, invisibles pas ailleurs.

Lui aussi avait travaillé pour cet Américain, il se chargeait de faire réaliser les permis de chasser et les ports d'armes et d'accueillir et reconduire les clients à l'aéroport.

Quant à leur efficacité auprès des douaniers, elle restait à démontrer, car dès notre arrivée, nos armes furent séquestrées. Il nous fallut un tas de démarches et plusieurs jours, pour qu'enfin, avec un mot du ministre, nous puissions les récupérer. J'espérais que pour nos hôtes, les déclarations seraient mieux faites et en fis part à papa qui sentait que son nouveau job commençait très mal. Nous dûmes lui adjoindre, par la suite un ex-policier qui s'occupait du transit des armes à l'aéroport. Papa n'était vraiment plus dans le coup.

À notre demande, un taxi avait été retenu et nous devons le conserver durant notre séjour pour un tarif forfaitaire, à la journée de quinze mille francs. Ce qui représente une aubaine, la plupart réalise environ un

chiffre d'affaire journalier de six à dix mille francs quand tout va bien. Les clients seuls, préférant prendre les motos taxi qui ne coûtent que cent francs la course et se fauflent dans tous les sens au milieu de la circulation et des embouteillages. Hormis l'insécurité, il est vrai que cela va beaucoup plus vite.

J'avais pris la place à l'avant, à côté du chauffeur et nous cheminions dans les rues de la ville, dont une grande partie est encore faite de terre. Or, le plancher de notre taxi était percé d'un petit trou pas plus gros qu'un crayon et je voyais, avec le soleil, une fine colonne de poussière monter à l'assaut de mes narines. J'obstruai bien vite ce trou, (avec un crayon) ce qui n'empêcha pas que je prenne déjà la couleur locale.

Après ces péripéties, nous fûmes conduits à notre hôtel, enfin, là où nos duettistes nous avaient réservé deux chambres. Je ne sais comment ils s'étaient débrouillés pour dégotter un pareil taudis, mais ils avaient dû y mettre beaucoup de bonne volonté. Nous entrâmes sur un sol en terre plus ou moins battue, entouré de murs noirs de crasse sous un plafond de tôles ondulées. Les chambres que nous visitions par curiosité étaient dans le même état, un grabat jeté dans un coin, une table en bois branlante, une chaise en plastique et, au mur, un portrait du président, c'était là tout l'ameublement. La douche ou du moins ce qu'ils baptisaient ainsi, se trouvait au fond du couloir et servait à cet instant à une femme, probablement résidente de ce palace avec toute sa famille, qui y faisait sa lessive. Un recoin, mal fermé par un rideau, pourvu d'un simple trou au sol et équipé d'une sorte de bouilloire en plastique bariolée, tenait rôle de lieu d'aisance, quelle aisance ? Le tout,

était animé par les cris des enfants, qui s'ébattaient en cette cour des « miracles africains » dans une odeur indescriptible et un amoncellement de détritrus. La température devait frôler les cinquante degrés Celcius. Ce fut la première colère de Bernard.

Nos hommes furent étonnés de notre mécontentement et de notre refus, arguant qu'ils avaient eu beaucoup de peine à trouver des chambres à un prix abordable et que quand ils avaient eux-mêmes du monde à recevoir, c'est là qu'ils les convoyaient. Je crois qu'ils n'avaient pas tout compris et Je n'ai pas osé penser au petit-déjeuner qui nous y serait servi.

Nous étions donc sans logis et la nuit approchait, il était 17 heures, à 18, il faisait nuit noire. Il nous fallait donc, sans tarder trouver à nous loger, ce qui n'est pas simple, malgré le nombre d'hôtels de Ndjamenas. En effet, si nous allions nous-mêmes à l'accueil, étant blancs, il nous était proposé des prix exorbitants, cent à cent cinquante mille CFA, puisque le blanc a l'argent ! Et si nous y envoyions nos Africains, et que l'hôtel fut un tant soit peu luxueux, il n'y avait pas de chambre disponible. Cela se retrouvera dans beaucoup de cas d'achats où nous étions systématiquement surtaxés et où nos Tchadiens avaient vite été repérés comme employés des blancs. Il s'ensuivait toujours de longues palabres pour enfin payer ce que nous pensions être le juste prix. Heureusement, il suffisait parfois de dire qu'un autre commerçant, d'une autre ethnie, celui-là, nous faisait tel prix, pour que, de suite, les tarifs fondent. Ce qui n'épargnait pas à nos Tchadiens d'être copieusement insultés, dans leur langue, ce qui nous exonérait d'intervenir.

Nous finîmes par trouver au « Sahel », deux chambres à peu près à notre convenance au prix de cinquante mille francs CFA la nuit et par chambre avec un supplément de trois mille CFA pour le petit-déjeuner qui lui, était copieux et servi au bord de la piscine. Un réel plaisir. En effet, cet établissement était très agréable ; depuis l'entrée, bien ombragée, se trouvait sur la partie droite de la cour un alignement de chambres, genre Motel qui paraissaient bien agréables. Le fond de cour tenait lieu de parking et toute la partie gauche était occupée par la piscine et sa plage, équipée d'immenses parasols et de salons de jardin d'un grand confort. Nous n'en espérions pas tant.

Il y avait toutefois, hormis le prix, un autre inconvénient, et pas des moindres. Une des lampes d'éclairage de la cour se situait contre le mur à un petit mètre de ma porte de chambre et des milliers d'insectes venaient tourner autour puis tombaient au sol où des dizaines de crapauds venaient faire ripaille. Quand je vous aurai dit que le bas de ma porte comportait un jour d'environ cinq centimètres, vous comprendrez où est le problème. Lorsque je rentrais me coucher, mon logis était déjà amplement habité et je devais mettre tout ce monde dehors et faire éteindre cette lampe, pour espérer dormir. Heureusement, la climatisation fonctionnait à merveille et à fond, impossible de la régler, ce qui me contraignait à dormir avec des couvertures et qui était bien agréable après la chaleur de la journée. Une nuit, me relevant pour me rendre aux toilettes, je mis le pied nu sur un crapaud qui, surpris, sans doute, explosa purement et simplement. Je dus donc nettoyer le sol et profiter de ce que j'étais éveillé pour

m'octroyer une douche salvatrice, j'en avais jusqu'en dessous du genou sur les deux jambes. Un vrai bonheur !

Après maintes demandes infructueuses, afin que l'on n'allume plus cette lampe, je dus me contraindre à en retirer régulièrement l'ampoule, environ tous les deux jours, car, le personnel trop zélé, cette fois, la remettait en place régulièrement.

Pour le repas du soir, il existe un restaurant français, le « Carnivore » tenu par Alain et qui est d'une originalité remarquable. En plein air, dans un site cerné de murs et dont les deux entrées sont gardées en permanence par des vigiles, (ce qui est fréquent et même permanent au Tchad dans tous les commerces et habitations « huppées » de la ville) cet établissement se compose d'une vingtaine d'emplacements délimités par des sortes de gloriettes de diamètres différents selon l'importance des tablées que l'on y abrite, toutes équipées de ventilateur. Deux bars trônent à chaque extrémité et dans la partie gauche une piste où se produit un groupe de musiciens et de danseuses camerounais. Les repas sont succulents et très abordables, les artistes excellents tant en musique qu'en danse et nous mangeons et buvons dans cette ambiance jusqu'à 23 heures, heure de fermeture. Les danseuses sont belles et j'en ai remarqué une particulièrement qui, hélas, son passage terminé, se retire au fond, près de ses copines et ne réapparaît que pour son tour suivant. Dommage ! Mais peut-être ne vit-elle pas seule. J'ai appris que dans le groupe, on l'appelle « ventilateur », de quoi faire rêver les plus stoïques et moi, en particulier.



## CHAPITRE 3

Le lendemain, nos aides viennent nous rejoindre au petit-déjeuner et nous attendons notre taxi pendant plus d'une heure. Deuxième colère de Bernard. Il est donc décidé de faire en sorte de nous passer de ses services.

Quand il arrivera enfin, notre première urgence sera de nous faire conduire chez des loueurs de voitures. Nous ne pouvons, vu l'urgence de notre travail, demeurer à la merci de ce taxi.

Là encore, le folklore africain sévit, il faut trouver un particulier, prêt à louer sa propre voiture. Ce qui se fait au bouche à oreille. Après maintes visites à des propriétaires de véhicules où nous furent annoncés des loyers de 1.5 à 2.5 millions de francs CFA par mois (1 000 000 CFA = 1 500 €, ces prix dépassent parfois, la valeur du véhicule), nous finîmes par dégoter dans un fond de cour, chez un « mécanicien » l'objet de nos recherches. Il s'agit d'un 4x4 MITSUBISHI double cabine et pick-up de surcroît, ce qui nous convient parfaitement, pour faire nos courses. Bien entendu, il est en panne, mais aussitôt, deux ouvriers se mettent au travail afin de le

rendre fiable. Il est donc convenu d'en prendre livraison le lendemain, non sans avoir laissé un acompte qui permettra de payer les pièces nécessaires à la remise en état.

Nos démarches étant urgentes, nous poursuivons donc avec notre taxi à qui l'on doit remettre de l'argent car il n'a ni essence ni argent, malgré notre paiement de chaque jour. Nous parcourons Ndjamena en tous sens pour acheter le nécessaire à nos installations. Parpaings, tôles, meubles et literie, groupes électrogènes, linge, vaisselle, outillage etc.

\*  
\*     \*

Le carburant est vendu sur le bord des trottoirs dans des litres en verre, souvent d'anciens litres de Ricard ou en bombonnes de verre également pour des contenances de cinq ou dix litres. Cela ouvre une large palette de prix mais aussi de mélanges douteux (eau, pétrole, huile de friture etc.)

\*  
\*     \*

Je remarque que Bernard qui a pris les initiatives, discute beaucoup et ne conclut jamais rien, si bien qu'il nous faut recommencer les mêmes démarches continuellement. Cela a tendance à m'énerver mais je ne veux pas intervenir, Bernard ayant lui-même amené l'affaire. Il n'en sera pas toujours ainsi. Nous parvînmes tout de même à ouvrir un compte en banque au nom de la société, avec nos deux

signatures. Les jours passent et rien n'avance. Les statuts de la société sont en cour de rédaction chez un notaire local, en attente des pièces officielles et notre inscription au registre du commerce tchadien est impossible, les tribunaux de toute sorte étant en grève depuis plus d'une année, les magistrats n'ayant pas été rémunérés. Depuis un an, les employés et les magistrats des tribunaux se regroupent chaque jour devant leurs établissements respectifs et attendent dans le calme que la situation évolue.

Le soir, un appel à notre tour-opérateur nous donne des précisions qui mettent à plat tout ce que nous avons projeté. Ses clients désirent chasser le gros gibier, lion, buffle etc. qui n'existe pas dans notre zone, alors que ceux de Bernard se sont inscrits, naturellement, pour des séjours petit gibier, pintades, canards, francolins.

Après de houleux débats, il est décidé de se rendre, dès le lendemain, au service des parcs, car nous avons appris qu'une zone située à la frontière centrafricaine au bord du bahr Aouk et contenant ces grands animaux serait éventuellement à amodier.

Ce matin, nos gens sont allés sans doute réveiller notre taximan, car tout le monde est au garde-à-vous à l'heure du petit-déjeuner.

Direction le service des parcs (équivalent de notre service des eaux et forêts), Bernard y est déjà connu pour y avoir amodié notre zone. Il nous est narré l'histoire de ce campement de l'Aouk qui était loué il y a cinq ans par un ressortissant français qui y avait bâti, cela se confirmera par la suite, un magnifique campement qu'il suffirait de restaurer afin de le remettre en activité.

\*  
\*      \*

Or, un autre Français, dont je tairai le nom, qui accueille ses propres clients, américains le plus souvent, pour tirer de temps à autre un animal spécifique, et qui payent à la pièce avait eu une altercation avec les Mbororos. Celle-ci s'était très mal terminée puisqu'apparemment il y avait eu deux morts, peut-être trois, du côté Mbororos. Il avait, lui, reçu une sagaie dans l'avant-bras qui avait fini sa course enfoncée dans son ventre, ce qui l'avait contraint, vu l'importance des blessures, à regagner la capitale en voiture et par les pistes (900 km) afin de se faire soigner, tout cela dans d'atroces souffrances. Je rappellerai en outre, qu'il a toujours nié avoir tué qui que ce soit et dit que les soi-disant cadavres ont disparu. Toutefois, il lui a été rétorqué que les musulmans enterraient leurs morts immédiatement et que, ce faisant, ils rendaient impossible toute recherche ou déroulement d'une enquête. Quelle enquête ?

Quoi qu'il en soit, pour couronner le tout, dès sa sortie de l'hôpital, il fut conduit en prison et, qui connaît la prison de Ndjamena, pourra comprendre.

Il fut enfermé entre quatre murs, dans une pièce d'environ cinq mètres sur cinq recouverte de tôles ondulées, sur un sol brut de terre où une vingtaine de prisonniers urinent et défèquent, en chaussettes ou nus pieds car on confisque chaussures et ceinture et avec pour tout breuvage, dans cette chaleur atroce et cette puanteur, un seau en plastique crasseux rempli d'une eau douteuse, que de toute façon, nous Français, ne pourrions boire sans être malades.

Heureusement, un autre Français, Thierry, dirigeant une entreprise d'aviation sur place allait chaque jour le nourrir, lui porter de l'eau et un peu de réconfort, tout en s'occupant à l'extérieur de sa défense. Il faut rappeler qu'ici, que ce soit en prison ou à l'hôpital, si personne ne vous apporte de quoi manger et boire, vous restez à la diète car rien ne vous est servi. Cela en général ne dure pas très longtemps.

\*

\* \*

Pour en revenir aux Mbororos, il s'agit d'un peuple de nomades qui conduit, pour de gros propriétaires, des troupeaux chaque année du nord du Tchad jusqu'en Centrafrique où les bêtes y sont vendues. La transhumance se fait en suivant la saison, afin que les bêtes ne manquent pas d'eau et de verdure et puissent engraisser avant leur destination finale. Ce sont des gens fiers, des cavaliers intrépides et lorsque vous les voyez passer, la maman, dans ses plus beaux vêtements, perchée sur sa vache, la plus belle et la plus décorée, avec toute la batterie de cuisine accrochée autour d'elle, ces centaines de têtes de bétail escortées par les cavaliers, c'est très impressionnant.

Le campement avait donc été abandonné par peur de représailles et il semblerait que ce ne soit pas utopique ; je l'ai moi-même, plus tard, appris à mes dépens.

Un jour où, avec trois de mes musulmans, j'étais à la recherche d'un gibier qui leur servirait, une fois égorgé, de pitance, notre voiture fut d'un coup, cernée par des Mbororos armés de lances et très déterminés. Ils parlementèrent vivement avec mes compagnons et

j'appris qu'ils étaient persuadés que j'étais l'assassin des leurs. Malgré la dénégation de mes hommes, ils ne voulaient pas en démordre et nous dûmes, escortés par une dizaine de cavaliers menaçants, les suivre jusqu'à leur bivouac. Là, un homme, plus âgé alla fouiller dans une espèce de sac et en revint, tenant à la main la photo de l'ami cité plus haut et avec lequel ils m'avaient confondu. Ou et comment s'étaient-ils procuré ce document ? Il fallut encore que plusieurs d'entre eux viennent comparer auprès de moi pour en être enfin persuadés. Durant tout ce temps, j'étais sous la menace de leurs sagaies et je n'aurais pas pu esquiver un geste sans être transpercé. Bien que je fusse armé, il ne m'aurait, vu le nombre, pas été possible de me défendre.

\*

\*      \*

Donc, après être tombés d'accord avec le patron du service des parcs, nous nous sommes engagés à reprendre cette zone. Cela nous faisait en tout quelque huit cent mille hectares à exploiter. Je m'effrayais à juste titre des folies de Bernard, car, j'allais bientôt me retrouver seul et rien n'avait avancé. De plus, comment pourrais-je préparer et m'occuper de deux campements éloignés de plus de sept cents kilomètres l'un de l'autre. J'eus beau en débattre avec Bernard, il avait toujours la solution pour tout mais ne la dévoilait jamais.

Afin de nous faciliter les choses, et peut-être pour le caser, le service des parcs nous octroyait un de leurs éléments, originaire de Sahr et connaissant parfaitement la zone pour y avoir officié lors du

précédent bail. Il serait là dans deux jours et nous attendrait. Il s'agissait du lieutenant Mala.

Il nous fallait maintenant récupérer notre véhicule de location et nous nous rendîmes chez notre bailleur. Bien entendu, il était dans un coin, abandonné et tout le monde s'empressa à notre arrivée.

– Les « mécaniciens » sont en train de remonter, ce sera prêt d'un instant à l'autre, nous dit le patron qui savait très bien que rien n'avait bougé depuis notre dernière visite.

Nous regardions donc œuvrer ces gens qui, nous semblait-il, avaient des méthodes très particulières, fil de fer et coups de marteau étaient légion. Enfin, après une bonne heure à patauger dans le cambouis, ce fut, paraît-il, enfin prêt. Il restait la mise en route car la batterie, bien entendu était à plat pour ne pas dire morte. Il nous faudrait encore en changer à nos frais, si nous voulions ne pas avoir à pousser à chaque arrêt. Pousser, c'est ce que nous faisons en ce moment afin de faire tourner enfin cette belle mécanique. Au début, rien, puis un toussotement, puis, après une trentaine de mètres, la mise en marche et, enfin un grand bruit de ferraille, le moteur venait de rendre l'âme, la voiture avait fait quinze mètres. Ce fut la troisième colère de Bernard qui avait versé deux cent mille francs CFA et qui les voyait partir en fumée sous le capot de notre chère auto, car, bien sûr, le mécanicien n'avait plus le premier franc pour nous rembourser. Comment en aurait-il été autrement ?

Dans notre malheur, nous avons eu la bonne idée de conserver notre taxi qui, sur les conseils de papa, nous conduisit chez un policier qui possédait un Toyota et accepterait de nous le louer. En effet, il consentit pour un prix raisonnable à nous prêter sa

voiture dont, dit-il, il ne se servait pas. Et pour cause. L'état de ce véhicule était fort douteux, les pneus étaient lisses, quant au freinage, il fallait prévoir bien à l'avance le moment de s'arrêter. Il faut noter, que le moteur tournait parfaitement bien et que la mécanique, par ailleurs était saine.

L'affaire fut conclue avec, dans la benne, deux pneus un peu moins fatigués, un cric, deux chambres à air, rustines colle et pompe à main. Nous avons décidé de faire revoir le freinage à nos frais, ce qui semblait urgent.

Notre rencontre avec cet homme nous fut à la fois bénéfique et onéreuse car après avoir expliqué le but de notre présence, il décida de nous présenter un de ses supérieurs qui nous persuada que pour circuler dans son pays, il nous faudrait des cartes de séjour et qu'afin de faciliter nos allers et retours, un visa permanent nous arrangerait vivement. C'était vrai, au moins pour le visa, car les démarches au consulat à Paris n'étaient pas choses faciles. Moyennant un versement d'un million, il nous fit, en une heure, deux cartes de séjour plastifiées d'un an, avec photos, aux couleurs du pays, ainsi qu'à chacun, un visa permanent. Nous étonnant du tarif exorbitant de ces cartes, il nous répondit que quelque temps auparavant, elle ne coûtait que cinquante mille francs mais, avec la découverte du pétrole et les nombreux Américains venant travailler sur le territoire, les tarifs s'étaient envolés ! Il n'y avait rien à ajouter, prenons l'argent où il est.

Après cette journée quasi stérile mais très mouvementée, il était l'heure de regagner l'hôtel où une bonne douche nous attendait. Il ne faut pas oublier que la température, la journée, ne descend

jamais en dessous de quarante degrés et la nuit, rarement en dessous de vingt-cinq vers trois heures du matin. Autant dire que nous étions en permanence couverts de sueur et que nos vêtements étaient vite souillés de la poussière qui s'y collait. Heureusement, l'hôtel était pourvu d'un service de nettoyage, efficace et gratuit pour les clients.

Une soirée au Carnivore nous attendait et moi, j'avais hâte de revoir ma petite danseuse, toujours aussi réservée et qu'il faudrait bien que j'aborde. Je me décidai donc, après le repas, à aller l'inviter à boire un verre à notre table, ce qu'elle accepta enfin mais très difficilement malgré mon insistance et mon légendaire pouvoir de persuasion. Elle me dit se prénommer Mireille et je décidai de l'appeler Mimi. Après quelques phrases creuses, je lui dis l'avoir remarquée dès le premier soir, admirer sa façon de danser et surtout les jolies formes que lui avait données sa maman. Elle m'avoua être célibataire et sans attache, avoir remarqué mon regard depuis le premier jour et ne pas être insensible à l'intérêt que je lui portais. Cela se présentait bien. Le soir même, après la fermeture, nous partions ensemble retrouver mon hôtel. Et ce fut ainsi chaque soir durant mon séjour à Ndjamena.

Le matin, j'offrais un petit-déjeuner à ma petite danseuse, qui l'appréciait beaucoup puis elle rentrait chez elle, cachée sous un grand foulard et une djellaba, toujours pour éviter les agressions et nous continuions nos nombreuses démarches.

Bernard avait quand même, devant mon insistance, accepté de renoncer à notre petite chasse pour cette saison et nous nous concentrions sur la grande chasse, ce qui est d'une tout autre dimension. Nous avons

besoin, cette fois, de guides avertis pour accompagner nos clients à la chasse aux lions, buffles et à tous ces gibiers dangereux. Les assurances n'étaient pas non plus aux mêmes tarifs et de plus il fallait refaire les contrats. Il s'en occuperait en France. Il nous fallait en outre, des véhicules en bon état et équipés à l'arrière de sièges en plein air, des chauffeurs, des porteurs, des pisteurs, un taxidermiste en plus du personnel du campement. Nous allions nous retrouver à neuf cents kilomètres de Ndjamena et deux cent cinquante par la piste, de Sahr, la première ville, où nous ne trouverions pas grand-chose, nous devons nous pourvoir en médicaments, pansements, sérums, aiguilles fil, désinfectant, seringues et piqûres etc. De même, j'allais encore une fois être obligé de soigner tous les maux et même d'effectuer des choses que je n'aurais jamais envisagées puisqu'il m'est arrivé d'être contraint « d'opérer », notamment le pied d'un Mbororo.

\*

\*      \*

Un après-midi, je vois arriver sur le campement, un équipage hétéroclite, composé de deux Mbororos, et une femme à pied, cette dernière tirant un bourricot sur lequel un autre homme était couché pratiquement en travers. Ils viennent jusqu'à moi et me parlent dans une langue que j'étais loin de maîtriser, me montrant l'homme qu'ils portent jusqu'à une chaise du réfectoire. J'appelle le lieutenant Mala, (celui que les parcs m'avaient octroyé), qui parle de nombreux dialectes et me sert d'interprète, et j'apprends que depuis plus d'une semaine, l'homme s'est fiché une

éteule de paille brûlée dans le pied (rappelons qu'ils se déplacent nus pieds) qu'il ne peut plus marcher, a des douleurs aux parties et que son pied et son mollet ont doublé de volume. Il faut dire que les pailles ne sont pas les nôtres, elles sont nettement plus grosses et très dures. Les éteules restantes après brûlage sont autant de petites lames acérées qui ne demandent qu'à vous agresser. Ce qui rejoint encore mes dires, qu'en brousse, la flore est beaucoup plus dangereuse que les animaux qui eux, se sauvent à l'approche de l'homme, alors qu'il y a toujours une épine, une ronce pour vous agripper et vous blesser ou une paille pour vous couper.

Je regarde donc mon malade et je m'aperçois qu'il a une énorme glande enflée au niveau de l'aîne, que son pied énorme est rempli de pus, la paille est toujours à l'intérieur, sa jambe est enflée et d'une couleur indéfinissable entre le marron, qui est naturel, le violet qui l'est moins et le presque noir, qui ne l'est plus du tout. Il faut absolument que j'intervienne, cet homme risque de mourir de son infection, ce que je ne voudrais pas, ayant un peu de matériel et sachant, que je risque d'être considéré comme responsable de sa mort, si je ne tente rien. On a déjà donné !

Je vous rappelle quand même, que mon métier était transporteur.

J'envoie chercher un berlingot d'eau de javel, un savon et une serviette ainsi que ma valise à soins médicaux et médicaments.

– Vous allez aller au robinet de la cour, bien laver la jambe et surtout le pied, puis faire un deuxième lavage du pied à l'eau de javel (pure).